

TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DU 01.10.2015

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien, au premier appel d'examen et à envoyer au professeur le 27 septembre 2015 au plus tard. À l'oral, on leur demandera de commenter, en motivant leurs choix (et notamment, les transpositions opérées).

En considération du fait que les textes ont été publiés tard sur plateforme, les étudiants pourront se limiter à un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

Textes informatifs

Texte informatif n.1

La « banalité du mal »

Le 11 avril 1961, le monde occidental a les yeux fixés sur Jérusalem où s'ouvre le premier procès d'un criminel nazi depuis les procès de l'après-guerre, à Nuremberg. Dans le box de l'accusé se tient un petit homme chauve et myope de 55 ans, Adolf Eichmann.

Le procès de ce bureaucrate consciencieux et à l'intelligence médiocre met en lumière la « *banalité du mal* », selon la forte expression de la philosophe Hannah Arendt.

Parmi les journalistes qui ont suivi le procès d'Eichmann figure Hannah Arendt (55 ans), qui représente le *New Yorker*.

Cette philosophe américaine, née en Allemagne dans une famille juive, a eu dans sa jeunesse une liaison discrète et passionnée avec le philosophe Martin Heidegger et témoignera en sa faveur après la Seconde Guerre mondiale, lors des procès en dénazification. Elle accède à la notoriété en 1951 avec son ouvrage *Les origines du totalitarisme*, qui fait le lien entre l'antisémitisme moderne et la montée des régimes totalitaires.

Avide de se confronter charnellement au nazisme qu'elle a placé au centre de sa réflexion, elle arrive à Jérusalem le 10 avril 1961, à la veille de l'ouverture du procès d'Eichmann, et va assister à celui-ci jusqu'au 7 mai 1961, pendant trois brèves semaines. Cela lui suffira. La philosophe publie en 1963 le compte-rendu de ses observations sous le titre : *Eichmann à Jérusalem, Étude sur la banalité du mal*, sous la forme de cinq articles dans le *New Yorker*.

Hanna Arendt s'attendait, en arrivant à Jérusalem, à rencontrer un monstre. Au contraire de cela, elle découvre un fonctionnaire plutôt borné. Elle en déduit que le mal n'est pas le produit de cerveaux spécialement maléfiques mais de personnages ordinaires, voire de simples bureaucrates comme Eichmann. Autant dire que tout homme est susceptible de basculer dans l'abjection si les circonstances s'y prêtent, pour peu qu'il ait renoncé à faire usage de sa conscience et de son libre-arbitre.

Malheureusement, les nouveaux témoignages sur les bourreaux nazis tendent à donner raison à Hannah Arendt. Ainsi de la correspondance privée de Himmler avec sa femme, qui révèle un petit bourgeois d'une insondable médiocrité, à mille lieues du tout-puissant maître de la SS.

Env.1840 signes

Source : site d'histoire Herodote.net

Texte informatif n.2

Le syndrome du survivant de la Shoah

Le syndrome du survivant énonce une série de symptômes physiques et psychologiques, suite aux traumatismes vécus par les survivants de la Shoah.

Le syndrome post-traumatique est caractérisé d'une manière générale par des réminiscences et des cauchemars figurant les scènes du passé, un deuil interminable, des sentiments de culpabilité d'avoir survécu, de l'irritabilité et des manifestations psychosomatiques, un sentiment de déréliction, des propensions à la suspicion morbide.

Ces rescapés de la Shoah représentent des populations très différentes:

- Celle des rescapés des enfers des camps de concentrations et des camps de travail dotés d'un programme de décimation systématique et celles issues des ghettos organisés par les Allemands dans les pays d'Europe Centrale.
- Celle des enfants en bas âge, libérés des camps sans aucun parent survivant.
- Celle des enfants cachés qui ont subi de nombreux traumatismes

La question de la durée d'exposition aux traumatismes doit bien entendu être prise en considération. Les différences peuvent être considérables. Certaines victimes originaires des pays germaniques ont été exposées aux tragédies pendant 12 ans ! La plupart des victimes y ont été exposées pendant une période extrêmement longue qui s'étend de 3 ans à 6 ans.

Les enfants très jeunes dans les camps ou bien dans les différentes formes de clandestinités chaotiques sans aucune famille autour d'eux ont conservé des séquelles psychiques considérables. Les enfants cachés avec la famille pendant toute la durée de la guerre ont beaucoup moins souffert de l'accumulation des traumatismes que ceux qui furent confiés à des paysans, à des institutions ou bien à des groupes de résistants et de passeurs.

Le syndrome du survivant touche aussi à des degrés divers les descendants des survivants le malaise pouvant se transmettre des témoins directs à leurs descendants, souvent par « osmose » comme dit Helen Epstein dans son célèbre livre *Children of the Holocaust*.

Env.1650 signes

Source : http://www.geneasens.com/dictionnaire/syndrome_du_survivant.html

Textes littéraires

Texte littéraire n.1 (niveau de difficulté : moyen)

Si on avait dit à JM qu'il se trouverait un jour dans un village perdu loin de son régiment, sans argent, dans l'impossibilité de communiquer avec les siens, ne sachant pas s'ils étaient en bonne santé à Paris, ou comme tant d'autres ensevelis dans un trou d'obus au bord d'une route, si on lui avait dit surtout que, la France vaincue, il continuerait à vivre et même connaîtrait des moments heureux, il ne l'aurait pas cru. C'était ainsi pourtant. La plénitude même du désastre, ce qu'il avait d'irréparable contenait un secours, comme certains poisons violents fournissent leur antidote, tous les maux dont il souffrait étaient irrémédiables. Il ne pouvait pas faire que [...] deux millions de soldats ne fussent prisonniers, que la France n'eût pas été battue. Il ne pouvait pas faire marcher la poste, le télégraphe ou le téléphone, ni se procurer de l'essence ou une voiture pour arriver jusqu'à la gare distante de vingt et un kilomètres, où d'ailleurs les trains ne passaient plus car la ligne avait été détruite. Il ne pouvait pas aller à pied jusqu'à Paris car il avait été grièvement blessé et commençait seulement à se lever. Il ne pouvait pas payer ses hôtes car il n'avait pas d'argent et aucun moyen d'en obtenir. Tout cela était au-dessus de ses forces ; il lui fallait donc demeurer tranquillement où il était et attendre.

Cette sensation de dépendance absolue vis-à-vis du monde extérieur procurait une sorte de paix. Il n'avait même pas de vêtements à lui : son uniforme déchiré, brûlé par places était inutilisable. [...] Cependant il avait réussi à se faire démobiliser en traversant clandestinement la ligne de démarcation et en indiquant un lieu de domicile faux ; il ne risquait donc plus d'être fait prisonnier.

1440 signes.

Texte littéraire n.2 (niveau de difficulté : moyen)

L'attitude collective est cohérente. La question juive n'a pas existé. Il y a eu la guerre, les camps d'extermination. Des résistants qui, avec le général de Gaulle, les Anglais et les Américains ont libéré le territoire.

On ne parle pas dans les années cinquante – ou peu – des collaborateurs, sinon pour stigmatiser les brebis galeuses : Brasillach est fusillé, Pétain jugé et, dans les attendus du procès, il n'y a pratiquement rien sur sa responsabilité dans la déportation des Juifs. Les Bousquet, les Papon reprennent assez vite du service et sont recyclés par la IV^e République. La France se reconstruit dans l'oubli de ces épisodes avec la complicité active – j'en suis le fruit – des « israélites » assimilés, tous d'accord pour ne pas se singulariser. Mieux vaut l'ignorance et l'oubli que l'identification, source de réparations peut-être, mais surtout d'ennuis sérieux présents ou à venir. L'éducation scolaire ou les circulaires administratives disent la même chose : « Circulez, il n'y a rien à voir ».

Et de fait, il faudra attendre longtemps pour que la question juive et la question des spoliations y afférente soient reconsidérées. Comme si durant le temps d'une génération, le silence s'était imposé pour ne considérer qu'en bloc les victimes de la guerre et des camps.

C'est à peine si les Juifs sont mentionnés dans l'admirable film *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais en 1954. Il faudra attendre le procès d'Eichmann en 1961 et surtout *Shoah* de Claude Lanzmann. Des deux côtés l'oubli. Et puis il y avait tant de complicité, d'attitudes indignes ou lâches... On commence à découvrir ce que fut l'épuration. Il reste [...] à établir ce qui se passa réellement dans les années d'après-guerre, les réseaux qui s'activaient. L'antisémitisme tu, mais toujours présent.

Env.1500 signes

Texte n.3 (niveau de difficulté : moyen-élevé)

Indication : l'hôtel dont il est question dans cet extrait est l'Hôtel Lutetia, construit au début du XX^{ème} siècle, confisqué par les nazis en 1940 pour y établir son quartier général. Après la Libération, l'hôtel accueille les revenants des Lager et devient le lieu de retrouvailles de survivants et de leurs familles, aussi le lieu où les gens allaient constamment guetter le retour de leurs proches.

Il se murmurait que trois personnalités de la Résistance, André Weil, Maxime Blocq-Mascart et Marie-Hélène Lefauchaux, reçues tout exprès en audience par le général de Gaulle, lui avaient soufflé l'idée de réquisitionner Lutetia. Toujours est-il qu'avant la fin de l'année un ordre venu d'en haut contraignit les officiers alliés à dégager pour laisser la place aux « rapatriés », comme nous disions encore sous l'influence du jargon administratif.

D'une réquisition l'autre ? Pas tout à fait. Il ne s'agissait plus de militaires d'une armée régulière, mais de spectres d'une armée des ombres. On aurait dit que la métamorphose de l'Hôtel en centre d'accueil devait le laver de la tache noire de l'Occupation. Cette rédemption, offerte sans que nul la sollicite, fut la chance historique du Lutetia. Tous les grands hôtels de Paris avaient collaboré, contraints et forcés, et les plus fameux palaces de la rive droite beaucoup plus que nous, certains même avec une ardeur et un enthousiasme vite oubliés. Lutetia fut le seul qui se rédima d'une réquisition indigne par la plus digne des réquisitions. Pour une fois, je m'accordais avec la rumeur de l'Hôtel : ces inconnus, que nous guettions dans l'espoir et la fébrilité, allaient par leur seule présence purifier Lutetia de son passé le moins glorieux.

Le personnel resta en place, comme à l'été 40. La Direction également. Mais elle fut coiffée par un triumvirat nommé depuis « là-haut ». Trois femmes qui s'étaient connues dans la Résistance : E.B. [...] ; D.M. [...] ; et S.Z., trente-huit ans, originaire de Varsovie, infirmière militaire à la Croix-Rouge et pendant la guerre responsable avec son mari d'une colonie d'enfants juifs cachés, isolée dans un hameau près de la commune d'Izieu (Ain). La première se chargea de l'hôtellerie proprement dite, la deuxième de l'accueil, la troisième du restaurant et des cuisines.

Env.1550 signes